Contre la traduction de Guillaume Colletet

Traduction de la première stance et note à la traduction

Valerio Magrelli

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rief/222>

DOI : 10.4000/rief.222

ISSN : 2240-7456

Éditeur

Seminario di filologia francese

Référence électronique

Valerio Magrelli, « *Contre la traduction de Guillaume Colletet* », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 3 | 2013, mis en ligne le 15 décembre 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rief/222> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rief.222>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Contre la traduction de Guillaume Colletet

Traduction de la première stance et note à la traduction

Valerio Magrelli

RÉFÉRENCE

Contre la traduction (1637), extrait cité par R. Zuber, *Les « Belles infidèles » et la formation du goût classique*, Paris, Armand Colin, 1968, p. 58

Version originale

C'est trop m'assujettir, je suis las d'imiter,
La version déplaist à qui peut inventer ;
Je suis plus amoureux d'un Vers que je compose,
Que des Livres entiers que j'ay traduits en Prose.
Suivre comme un esclave un Autheur pas à pas,
Chercher de la raison où l'on n'en trouve pas,
Distiler son Esprit sur chaque periode,
Faire d'un vieux Latin du François à la mode,
Éplucher chaque mot comme un Grammairien,
Voir ce qui le rend mal, ou ce qui le rend bien,
Faire d'un sens confus une raison subtile,
Joindre au discours qui sert un langage inutile,
Parler asseurement de ce qu'on sçait le moins,
Rendre de ses erreurs tous les Doctes tesmoins,
Et vouloir bien souvent par un caprice extrême
Entendre qui jamais ne s'entendit soy-mesme ;
Certes, c'est un travail dont je suis si lassé,
Que j'en ay le corps foible, et l'esprit émuossé.

Traduction italienne

Son stufo di servire, basta con l'imitare,
 Le versioni sviliscono chi è in grado di inventare :
 Sono più innamorato di un Verso che ho prodotto
 Che di tutti quei Libri in prosa che ho tradotto.
 Seguire passo passo l'Autore come schiavi,
 Cercare soluzioni senza averne le chiavi,
 Distillarsi lo Spirito senza capo né coda,
 Far di un vecchio Latino un Francese alla moda,
 Spulciare ogni parola come fossi un Grammatico
 (Questa funziona bene, quella ha un suono antipatico),
 Dare a un senso confuso uno sviluppo piano,
 Unire a ciò que serve tutto un linguaggio vano,
 Parler con prontezza di quello che più ignori,
 I Dotti, dei tuoi sbagli, rendere spettatori,
 E seguendo un capriccio spinto fino all'eccesso
 Capire chi neppure si capì da se stesso :
 Ormai, questo lavoro mi ha talmente stancato
 Che ne ho il corpo sfinito, lo spirito spossato.

Vingt ans après : traduire *Contre la traduction*

- 1 Il y avait bien six mois que le congrès de Trieste avait été fixé, mais je n'avais encore rien préparé. On se dit demain, demain, et on ne fait que de remettre à plus tard. Je me suis retrouvé en voyage sans avoir écrit une seule ligne de ma communication. Il est vrai que dans le train, très souvent, je travaille. C'est ce que je pensais faire cette fois encore, d'autant plus que j'avais pris avec moi une magnifique page de poésie : une élégie de Guillaume Colletet, traducteur français du XVII^e siècle, intitulée *Discours contre la traduction*. J'en avais découpé un fragment, et je disposais maintenant de tout le temps qu'il fallait pour le traduire, en doubles heptasyllabes à rimes plates.
- 2 La tâche était simple et amusante, mais je réalisai alors que je n'avais avec moi ni dictionnaire des synonymes, ni dictionnaire des rimes. Ce sont des instruments essentiels pour quiconque entreprenne de donner une traduction en vers, car ils servent à résoudre les deux problèmes de base : comment former un vers en substituant un mot (avec un autre plus bref ou plus long, commençant par voyelle ou par consonne), et comment trouver une rime (en exploitant tout le patrimoine de la langue italienne). Je n'avais sous la main ni l'un ni l'autre : et maintenant ?
- 3 Je commençais déjà à craindre de devoir abandonner ce projet si attirant qui s'évanouissait sous mes yeux, lorsque je me retrouvai bercé par le martèlement sourd du train, avec sa scansion inoubliable, inexorable, incomparable : ta-tàm / ta-tàm // ta-tàm / ta-tàm. C'était elle qui m'appelait, ou plutôt c'était lui, c'était l'iambe, cette succession obsédante brève-longue qui va de la poésie grecque jusqu'à Shakespeare, en passant par la *Divina Commedia* : « Nel-mè / zzo-dèl / ca-mmìn / di-nò / stra-vì [ta] ».
- 4 C'était comme un roulement de tambour, mes iambes ferroviaires ; et comment auraient-ils pu m'échapper ? Qu'y avait-il de mieux que de traduire depuis l'intérieur

d'un métronome ? Ainsi, sans me servir d'aucun livre, je me suis abandonné à cette puissante hypnose rythmique, et j'ai composé ma version italienne sous cette emprise, comme un possédé.

- 5 On parle d'entrer en transe pour un poème ; à moi, cela m'est arrivé pour une traduction.
- 6 La traduction italienne de ces vers a donc été composée dans un train ; elle a ensuite pris place dans le recueil d'*Esercizi di tiptologia* (Mondadori, 1992). Le bref récit qui en dévoile la genèse remonte par contre à une époque postérieure, et a paru dans le volume de proses *La vicevita. Treni e viaggi in treno* (Laterza, 2009). Après bien des années, je voudrais aujourd'hui encore ajouter et préciser quelque chose à ce sujet.
- 7 Tout d'abord, il me faut rappeler la source du poème en question. Je l'avais trouvé dans un livre de Roger Zuber, *Les « Belles infidèles » et la formation du goût classique* (Armand Colin, 1968), dans lequel je m'étais plongé pour préparer l'examen universitaire de Littérature française 3, à l'Université de Rome « La Sapienza ». Il s'agissait d'un cours que Luigi De Nardis avait consacré à la traduction au dix-septième siècle. Voilà que, dans une page de ce volume, ce poème avait surgi.
- 8 Je l'avais immédiatement repéré, photocopié et découpé, pour l'emporter avec moi comme on se munit d'un talisman. C'est ce qui a produit, justement, cette combinaison impromptue, ce fulgurant accouplement traductif gracieusement offert par les Chemins de Fer italiens et l'Université de Trieste. Mais ces réflexions méritent encore, me semble-t-il, une analyse plus serrée de l'élégie. Non pas que j'envisage d'en faire une étude systématique ; je voudrais seulement en éclairer quelques passages éminents, et je voudrais pour cela en proposer une sorte de paraphrase.
- 9 L'incipit sonne comme le mot d'ordre d'une rébellion, la rébellion de tous les traducteurs contre ce Grand-Seigneur qu'est l'original. Spartacus lève la tête, et lance une déclaration qui semble annoncer une véritable révolte des esclaves : « C'en est décidément trop, de continuer à m'assujettir [dans le sens d'être sujet soumis] au texte tout-puissant ». Les raisons qui suscitent ce mouvement de sédition sont immédiatement explicitées : « je suis las d'imiter ». Nous avons donc là la revendication de la pleine autonomie de qui écrit. Non plus la soumission à une autorité, mais la liberté d'expression, sans servitudes, sans contraintes. Car, disons-le une fois pour toutes, « les traductions ne sont pas faites pour plaire à qui est capable d'inventer ». (Du reste, Nadezda Mandel'stam ne disait rien d'autre lorsqu'elle affirmait qu'un poète qui se consacre à la traduction ne fait que dévorer son propre cerveau).
- 10 C'est bien une déclaration d'indépendance, puisque le traducteur revendique un véritable statut d'« auctor », et refuse une position d'infériorité. Un « Allons enfants... » des *passeurs de mots* ? Il y a peut-être quelque chose de cela, mais pas uniquement. Que l'on se souvienne aussi de la première scène du *Don Giovanni* de Mozart, avec un Leporello indigné et rancuneux, qui s'exclame : « Notte e giorno faticar / Per chi nulla sa gradir, / Piova e vento sopportar, / Mangiar male e mal dormir... / Voglio fare il gentiluomo, / E non voglio più servir ! ». Le voilà, le *passeur de mots*, valet récalcitrant : il veut faire le gentilhomme, il ne veut plus servir. Comment lui donner tort ? On croit déjà entendre un autre cri : « Traducteurs du monde entier, unissez-vous ! ».
- 11 Nous arrivons au troisième vers, qui introduit une distinction importante entre les différents genres littéraires. Le narrateur de l'élégie affirme : « Je suis plus amoureux d'un vers que je [et personne d'autre] compose / Que des livres entiers que j'ai traduits

en prose ». À l'alternative *composer* / *traduire* s'en superpose une autre, formée de l'opposition entre *poésie* et *prose*. De là le contraste entre un pôle négatif (traduire de la prose) et un positif (composer de la poésie), sans que le lecteur soit par ailleurs aucunement averti du jugement à porter sur cet autre dilemme, implicite et spéculaire : traduire de la poésie / composer de la prose.

- 12 Mais continuons, puisque Colletet ne résout pas cette question et se lance tout de suite dans la liste des maux, les dix maux – véritables commandements bibliques – de son ingrat labeur. Comme s'il répondait à une enquête sur le terrain ante litteram, il se met à égrener, avec une enfilade de verbes à l'infinitif, les peines auxquelles le condamne une *vita agra* [vie aigre] de traducteurs, comme dans le roman de Luciano Bianciardi¹.
- 13 Traduire, explique-t-il, cela signifie en premier lieu être plié au joug du char du vainqueur (l'incontournable « texte de départ »), que l'on est contraint à « suivre comme un esclave ». À cela s'ajoute, avec l'obligation de « distiller son esprit sur chaque période », la tâche humiliante de « chercher de la raison où l'on n'en trouve pas », triste résultat d'un inévitable manque de compétences par rapport à l'Auteur, insuffisance qui sera encore soulignée plus loin, dans le vers où il sera question de « parler assurément de ce qu'on sait le moins ». Tous ces efforts ne sont que la tentative désespérée d'une sorte d'alchimiste, s'acharnant à vouloir transmuier du « vieux latin » en « français à la mode ». Et notre misérable traducteur d'« éplucher chaque mot comme un grammairien », avec toutes les incertitudes que cela comporte. Mais alors que le discours semble apparemment divaguer en réflexions sur l'éventail de ce qui rend plus ou moins bien un terme, voilà que survient un tournant dans l'argumentation.
- 14 Si le traducteur s'était limité jusqu'ici à dénoncer avec véhémence sa propre soumission à l'original, à laquelle il souhaite mettre fin, il vise maintenant un objectif plus ambitieux. Nous assistons en effet à un mouvement de révolte plus profond. Emporté soudain par la conscience de sa propre valeur, le traducteur « esclave » n'hésite plus à dénoncer les faiblesses de son vis-à-vis, le maître-texte, au joug duquel il est d'autant plus injustement soumis. Ce qui est dénié ici, c'est le respect de l'autorité de l'auteur, dont le texte, comme l'affirme le *je* de ce discours, exige d'être corrigé et amendé. Quoique le traducteur soit relégué à un statut d'infériorité, il est quand même contraint à « faire d'un sens confus une raison subtile », à « joindre au discours qui sert un langage inutile », ce qui l'expose, encore une fois, à la dérision. Car ses prestations l'obligent à « rendre de ses erreurs tous les doctes témoins ». La honte, en fin de compte, voilà ce qui attend les malheureux qui se soumettent à l'Original.
- 15 Nous en arrivons ainsi au distique le plus efficace et le plus spectaculaire de tout le passage. Le comble de cette entreprise de compréhension forcée et de réécriture, c'est, pour le traducteur (faux esclave en apparence, mais en réalité véritable maître) de se prêter au plus extravagant des caprices : « entendre qui jamais ne s'entendit soi-même ». On ne peut guère aller plus loin. La guerre est déclarée, on aperçoit déjà les premiers étendards d'une irrésistible révolution, et bien non... Non, alors que la lutte semblait imminente, voilà que survient soudainement, en anticlimax, la résignation. Il fallait s'y attendre : chien qui aboie ne mord pas... « Certes, c'est un travail dont je suis si lassé / Que j'en ai le corps faible et l'esprit émoussé ». C'est bien connu. Après avoir poussé sa plainte, on n'a qu'à s'en retourner à son travail, exactement comme les héros de Luciano Bianciardi, vaincus encore avant d'avoir combattu.

NOTES

1. L. Bianciardi, *La Vita agra*, Milano, Bompiani, 1962.

INDEX

Mots-clés : traduction, vers classique, Contre la traduction, Colletet (Guillaume), réécriture, alexandrin